Agôn

Revue des arts de la scène

8 | 2019
Matières

Matières d'enfance

Pierre Meunier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/agon/6192>

DOI : 10.4000/agon.6192

ISSN : 1961-8581

Éditeur

Association Agôn

Référence électronique

Pierre Meunier, « Matières d'enfance », *Agôn* [En ligne], 8 | 2019, mis en ligne le 15 décembre 2019, consulté le 04 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/agon/6192> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/agon.6192>

Ce document a été généré automatiquement le 4 juin 2020.

Association Agôn et les auteurs des articles

Matières d'enfance

Pierre Meunier

- 1 Il y a des enfances tenues éloignées de la fabrication du monde pour des raisons très diverses, comme le mépris d'une société envers le manuel (particulièrement en France...), le manque d'occasions de fréquenter des milieux artisanaux avec leurs ateliers, leurs ouvriers, leurs bruits, leurs odeurs, l'incapacité et le manque de goût du cercle familial à intervenir concrètement sur l'environnement proche et donc à résoudre des problèmes de physique appliquée au quotidien.

- 2 Né et élevé à Paris, je me souviens quant à moi des nombreux ateliers de mon quartier (tapissier, matelassier, serrurier, plombier, ébéniste, menuisier...), dont les portes ouvertes aux beaux jours laissaient voir l'activité incessante et variée. Je m'arrêtais parfois pour observer un matelassier aux prises avec des ressorts en cuivre rouge, la trépidation fascinante d'une tronçonneuse à métal avec ses étincelles, la carcasse d'un fauteuil hérissée de serre-joints sur l'établi d'un ébéniste...

Ma mère, qui a eu six enfants, était particulièrement douée et audacieuse pour réparer, bricoler, transformer son environnement, elle a été pour moi l'exemple précieux d'une capacité à prendre à bras-le-corps les matières et les choses pour les adapter à la nécessité et à son désir d'invention. Rien ne l'arrêtait, elle décidait un matin d'agrandir une des chambres d'enfant, aussitôt elle sortait l'escabeau et commençait à faire tomber à coups de masse une cloison en plâtre... ce qui me donnait l'occasion joyeuse de l'aider à accomplir cet acte quasi transgressif de destruction domestique. Rien ne lui semblait impossible dès lors qu'elle y consacrait son intelligence pratique et les ressources de son expérience. Les difficultés qui se découvraient au fil du chantier n'étaient jamais des obstacles contrariants, mais plutôt des occasions excitantes d'imaginer des solutions.

J'ai appris avec elle de la même manière à improviser en cuisine avec les ingrédients disponibles, à corriger un manque par une initiative nouvelle. Ainsi, plutôt que de s'affliger du cours des choses lorsqu'il ne correspondait pas à ce qu'on en attendait, elle avait au plus haut point la faculté de rebondir sans perdre de temps et surtout sans regret. L'exact contraire de mon père qui, retiré dans son bureau, compulsait avec délectation et des heures durant les minuscules colonnes de chiffres de l'énorme

recueil des horaires de la SNCF (le Chaix¹), pour s'assurer d'arriver à la minute près dans telle ou telle gare du réseau ferré...

3 Un souvenir m'a fortement marqué aux alentours de ma dixième année.

Il y avait deux étages pour arriver chez moi. L'escalier était en bois recouvert d'un tapis rouge avec une rampe cirée fixée à des barreaux en fonte ouvragée. Un jour, rentrant de l'école, je découvre dans la montée une de ces barres défaite de sa fixation à la rampe mais toujours maintenue par le bas, ce qui la faisait pencher dans le vide de la cage d'escalier. Je me suis arrêté, frappé par cette entorse à la normalité. Frappé surtout par ce qu'elle me révélait soudain de l'agencement du monde. J'avais jusque-là considéré l'immeuble comme une chose en soi, une chose énorme certes, mais réalisée d'un bloc. Les murs s'écartaient naturellement pour se diviser en marches qui menaient aux étages. Ils s'affinaient en portes pour accéder aux appartements. Ils se trouaient de fenêtres pour qu'on puisse y voir clair. Il y avait dû y avoir une pâte originelle façonnée une fois pour toutes pour que ça tienne debout à jamais, et avec beaucoup de soin, afin qu'aucun angle vif ne puisse blesser ses habitants. Je n'avais jamais soupçonné que cette unité puisse être remise en cause. Je croyais jusqu'à cet instant à l'intégrité du monde qui m'entourait, tout comme à la main de Dieu qui avait créé l'homme en un seul jour. Je vivais au milieu de totalités rassurantes que rien ne pouvait entamer.

En échappant à son destin d'alignement par un pencher minime, cette barre trahissait l'ordre des choses tel que je le percevais jusque-là. Le désordre qu'elle instaurait dans la géométrie spirale de l'escalier me révélait que le monde était bien plus complexe que je me le figurais. L'unité que je percevais autour de moi était donc le fruit de savants assemblages de matières et de formes différentes. Cette barre n'était pas la même pièce de fer se prolongeant en rampe, des pattes de fixation étaient nécessaires pour la maintenir en place, il avait donc fallu l'ajuster, la percer, la boulonner ! Des hommes avaient travaillé, longtemps, en plusieurs étapes, à la construction de cet escalier. Ils avaient d'abord édifié pierre à pierre les murs de l'immeuble, d'autres les marches en bois, d'autres la rampe en fer, d'autres avaient cloué le tapis rouge, vissé des barres de cuivre. Une intense activité et de multiples savoir-faire avaient été nécessaires pour fabriquer de toutes pièces cet escalier par lequel je venais, en découvrant la complexité du monde, de réaliser aussi l'étendue de ma naïveté d'enfant...

Je crois pouvoir dire avec le recul que cette prise de conscience sema en moi le germe d'un intérêt profond pour la diversité des matériaux, pour les mécanismes et les assemblages. Attirait qui ne s'est pas démenti pour les coulisses de la réalité, pour les lieux où se fabrique le monde à l'abri des regards (forge, laminoir, ateliers, usines). Sans doute ai-je appris de ce jour-là à me méfier et à me sentir insatisfait de toute démonstration de virtuosité, de toute forme de réalisation refermée sur sa propre exécution, de toute entreprise visant à effacer ceux qui ont permis qu'elle existe au profit d'acteurs-héros brillamment éclairés.

4 Un autre milieu a eu sur moi une influence importante.

Une famille de huit enfants, amie de mes parents, qui sur les hauteurs d'Épernay en Champagne exploitait une ferme de vaches laitières, où j'ai passé de nombreuses vacances entre neuf et quinze ans. Avec le fils de mon âge, bien plus dégourdi que moi, j'ai appris là à conduire les tracteurs, à manœuvrer des remorques, à empiler des bottes de foin, à curer le fumier des poules, toutes choses que le petit parisien que j'étais accomplissait avec enthousiasme et fierté. Rien n'arrêtait mon copain Tony lorsqu'il s'agissait de fabriquer un lance boulons pour tirer sur les oies, ou un canon à pétard dans un tube métallique. Le souvenir m'est resté de mon initiation à la soudure à l'arc

dans l'atelier vitré de la cour de la ferme, et comment je fus épaté par la maîtrise de Tony qui à douze ans utilisait la tronçonneuse à métal ainsi que le gros poste à souder pour bricoler ce canon à tirer des cailloux en l'air. Je découvris que dans le monde du fer rien n'est impossible dès lors que l'on sait utiliser quelques outils essentiels. Il y avait de la magie dans le fait de souder deux morceaux de fer en passant sur eux une baguette d'étincelles au milieu d'un nuage âcre de fumée bleue. Nous étions les rois du monde, il suffisait de rêver à quelque chose et de s'y mettre ! Quelle forte et essentielle leçon d'autonomie !

J'ai par la suite perfectionné ma technique de soudure pour pouvoir fabriquer moi-même les prototypes-machines de mes spectacles. Pour peu qu'on en ait le goût, cette capacité s'acquiert très rapidement et sans grande difficulté. On ne peut que déplorer la mise à distance intimidante qui aujourd'hui nous sépare de plus en plus du monde du faire, limitant de fait un champ imaginaire fécond et inventif. La spécialisation des compétences, en particulier dans le monde du spectacle, freine les tentatives audacieuses, obligeant à recourir à des « experts » pour tout geste technique. Les assurances l'exigent, les institutions l'appliquent, les responsables en formation l'enseignent, les jeunes qui n'ont rien connu d'autre vivent ce cloisonnement des compétences comme une évidence consubstantielle à la pratique de leur art...

- 5 Il est vrai que mon apprentissage puis mon expérience dans le monde du cirque² n'ont fait que confirmer pour moi l'importance de pouvoir agir sur la matière par ses propres moyens. C'est une école complète, où la confrontation avec l'adversité oblige sans cesse à s'adapter, à trouver des solutions, à prendre des initiatives et des risques calculés. Monter un chapiteau, conduire un camion, fabriquer des accessoires... autant d'occasions qui m'ont permis d'apprendre et de me perfectionner dans le maniement d'outils et la pratique du faire en lien avec la création. Mon goût de débattre avec la pesanteur, d'en faire la partenaire inspiratrice et obsédante de plusieurs spectacles, vient en partie de ces années de fréquentation avec le fer qui, sous toutes ses formes (mâts, câbles, pieux, treuils, gradins, camions, masses à cogner...), domine et structure le quotidien du cirque.

- 6 Mais la matière n'est rien sans le temps qu'on lui consacre. Ce temps de rêverie face à ce qui arrête la course programmée de nos occupations, je l'ai découvert au long des sept mois que dura un voyage à pied entrepris en 1978, à vingt-et-un ans, avec monoureuse d'alors. Une sorte de Tour de France (3000 km environ) en compagnie de deux juments bâties que nous menions à la longe. Temps d'errance débarrassé de tout devoir, pure vacance d'esprit dédiée aux sensations et à l'accueil de l'imprévu. Cette immersion dans la nature au rythme de nos pas et de nos attirances a été pour moi une initiation à la « rêverie active »³ que je sais avoir été déterminante dans ma vie, et plus spécialement dans ma pratique artistique. Nous avons tous deux quitté les rails de notre formation, elle étudiante en médecine, moi apprenti circassien, pour partir à l'aventure, vivre selon un temps qui nous était propre, fuyant les villes, le goudron, les injonctions pressantes, les angles droits, les moteurs, la réussite. Une voix en nous, ténue, intime et insistante, nous a convaincus de tenter ce geste profondément nécessaire d'une autre ouverture au monde. Durant sept mois, nous n'avons fait que ressentir, nous étonner, éprouver le vent, la lumière, les odeurs, la nuit (nous dormions dehors n'ayant pas voulu emporter de tente), l'aube, les saisons... Sur ces chemins oubliés, une richesse infinie s'ouvrait à nous, il suffisait de prendre le temps d'être là pour qu'elle se révèle et nous prodigue le sentiment heureux de nous sentir en accord avec elle.
- 7 Tous ces moments marquants et heureux qui m'ont constitué ont nourri et orienté mon chemin et mes goûts de manière certaine. Si je n'ai jamais « décidé » de m'intéresser au caillou, au tas, au ressort ou à la vase, c'est plutôt que, soumis à ces inexplicables attractions organiques, je leur ai toujours cédé, confiant dans l'intérêt éveillé et la promesse de passionnantes explorations théâtrales qu'elles font naître en moi.

Pierre Meunier – 3 novembre 2019

NOTES

1. Du nom de l'imprimeur Napoléon Chaix, à qui l'on doit la première publication en 1846 de cet indicateur ferroviaire, recensant mensuellement les horaires des chemins de fer.
2. À l'École Nationale du Cirque Pierre Étaix – Annie Fratellini, où j'ai été élève entre dix-huit et vingt-et-un ans, puis à l'occasion de diverses aventures de création avec Le Puits aux Images – Cirque Baroque, le Baobour, Zingaro, La Volière Dromesko.
3. Selon l'heureuse expression de Gaston Bachelard que j'ai découvert bien plus tard.